

«Mise au point»*

Charles Pennequin

Bonjour Bénédicte,

Je n'ai pas grand chose à dire sur les avants gardes que tu cites, j'aurais plus à dire, par exemple, sur les lettristes, qui sont un peu à part dans le champ expérimental français, l'internationale lettriste avec, à son bord, par exemple, Debord et surtout Wolman (qui a repris le lettrisme début 70 je crois avec Dufresnes et Brau...). Cependant, ce qui m'intéresse peut-être à l'heure actuelle touche malgré tout ces avants gardes, car c'est aussi l'idée de reprendre la pensée là où ils l'ont laissée, la reprendre, mais dans le texte même et non pas pour en faire une note à part, une critique ou une théorie en dehors de mon écriture même.

Je pense même que c'est un peu cette tendance à multiplier les casquettes qui a été leur point faible.

Dans le sens qu'il n'y a pas, pour moi, les «Grandes Irrégularités du Langage» d'un côté et l'avis distancié et théorique de l'écrivain engagé de l'autre, avec sa langue d'auteur qui est un peu de bois aussi parfois.

Parce qu'il s'agissait peut-être de reprendre aussi les discours et les pensées des autres, fâcheuse habitude des écrivains français il me semble; et dans ma génération aussi combien n'ont pas construit leur théorie sans se servir des «concepts», étant donné qu'ils étaient, avant toute chose (c'est ce qu'ils mettent bien souvent dans leur bio en tout cas, en premier plan) Universitaire, Philosophe, ... des Intellectuels, avant d'être des écrivains, ce qui doit être déjà moins glorieux.

Alors, pour te dire clairement les choses, et je crois que je m'entendais implicitement avec Nathalie ou Christophe Tarkos à ce sujet, à l'époque, c'est que nous avons pris tout naturellement un certain recul avec ces avant gardes, car on était mal à l'aise avec tout le déballage théorique.

Mais je pense aujourd'hui que ce n'est pas la théorie qui est en question, c'est vraiment l'histoire de casquettes. Je trouve ça très franco-français et ça m'indispose. Longtemps j'ai été sommé de répondre à la question du politique par exemple. C'est comme si on écrivait sur nous, sur notre génération, mais que finalement «on» n'y comprenait finalement pas grand chose: pas grand chose dans le fait que la façon de faire et de montrer les textes avait changé, mais finalement n'avait pas tant changé que ça et que ça venait aussi d'autres histoires.

Pour moi, la politique ou la philosophie sont très importantes, mais c'est à l'intérieur de l'espace d'écriture que ça se critique ou se vit. Et je prétends que c'est beaucoup plus dur, car de toute façon ça ne me viendrait pas à l'idée d'écrire un texte suffisamment distant de moi pour que je ne m'y reconnaisse plus.

Parce que, pour moi, ce n'est pas simple le langage, parce que, pour moi, l'écrit brouille. Parce que, pour moi, quelqu'un qui écrit est une personne qui se rend invisible, car l'invisible naît de la face, la face cachée du visible qui est l'écrit. L'écrit vise la personne, il dit clairement la chose, mais il faudrait, pour ça, voir la jointure des mots. Les mots rejoignent quelqu'un. Quelque être est joint, on lui parle en dedans. C'est les dedans qui vont causer, et quand ça va causer, ça nous parlera du pays, celui où on croit n'y avoir pas mis les pieds. C'est pour ça qu'il y a brouille. Car l'écrit brouille, on écrabouille tout du visible, quand ça parle. Et le ça parle brouille tout visage. C'est pour ça que la beauté avance masquée. Il n'y a de beauté que brouillée, éloignée, désirable, la beauté désirable est entourée d'une nuée de mouches. Les mouches à merde de l'expérience à vivre.

J'ai dit toute ces choses – et j'en avais écrit bien d'autres! – pour affirmer quelque chose de moi, car je sens plutôt mal votre demande.

Je la sens mal, car je sens que ça va pas vous convenir ce que j'ai fabriqué, mais j'ai peut-être tort! En tout cas si j'ai pas tort, je trouverai vraiment ça dommage, car ça voudra encore dire que nous ne sommes pas

très sérieux, que je suis pas suffisamment subtil, pas assez intelligent, petit critique, léger penseur, écrivain pas fin, pas suffisant, en tout cas, pour rentrer dans le guiness book des écrivains qui ont des choses à dire en dehors de ce qu'ils ont à dire.

J'ai écrit «Maîtres-chiens», donc, pour vous !

Il y a des passages qui concernent directement *TXT* (très peu, deux lignes, trois mots, je ne sais pas et puis c'est pour les titiller), ou qui les concerne d'un peu plus loin, mais à peine, à peine plus loin, car je pense aussi à des philosophes, des théoriciens, et pas que des mauvais, et je les relis autrement. J'ai écrit «Maîtres-chiens», car je pense à des choses que eux ont pu ou auraient pu penser. Et, dedans ce texte, il y a ces lectures personnelles où s'inventent par la suite des choses qu'ils auraient pu aussi suivre, si, à un moment, ils n'avaient pas changé un peu leur direction de pensée; car ils ont changé le cap, à un moment donné, et pourtant l'autre cap existe toujours. J'écris aussi «Maîtres-chiens» pour réagir un peu contre le tout philosophique qui envahit chaque domaine humain, de la littérature à la science, des arts jusqu'à la guerre. Mais attention, il ne s'agit pas de philosophes que j'estime. Je ne les attaque pas, eux, car pour moi la philosophie, en quelque sorte, ne doit rien justifier, et je pense que ceux que j'estime n'ont pas fait vraiment le travail de sape de la philosophie, comme d'autres l'ont fait. Et comme écrivait Philippe Castellin, «la poésie n'est pas une solution», contrairement à une certaine philosophie, reprise par le pouvoir universitaire, qui en est trop souvent une, et qui viendrait colmater soit disant des brèches du monde, alors que pas un mot d'un livre de philosophie ne peut parfois rentrer dans une seule et même vie. Ça peut très bien arriver ce genre de chose. Car la petite parole de la petite bière des peuples n'entre pas dans le champ philosophique, parfois, elle pourrait cependant rentrer, comme elle rentre dans la poésie, si la poésie a décidé, elle, de la faire rentrer, ou plus exactement: si elle a prêté attention à ce qui circulait dans l'air à un moment précis. La poésie accroche ça, la petite

bulle qui sort de la bouche, tout comme la petite bave qui coule de la poésie peut être complètement à côté de la grosse plaque ou de l'édifice. L'Idée ressemble trop à l'Acropole et l'Immanence à la tour Eiffel. Mais je pense aussi, bien sûr, que le philosophe est aussi celui qui reste malgré tout parmi les hommes.

Bref,

j'ai écrit «Maîtres-chiens» pour parler de l'écriture, de mon écriture, de mon avant-garde à moi, pour parler des mots et des problèmes humains et son envoi, en octobre 2009, pour aussi de tout ce qui m'assaille parfois et me fait un peu réfléchir, tout ça dans un texte qui fait, je crois, en nombre de mot, la mesure que vous avez demandée. Donc, si ça ne convient pas, c'est qu'il aurait fallu que je dise clairement ce que je pense des tenants et aboutissants, des Lyotard et des fins des avant-gardes (c'est des questions qui se réglaient déjà bien avant que j'écrive!) etc. C'est-à-dire faire des choses dans un modèle qui ne ressemble en rien à notre génération mais à la génération *Tel Quel*, *TXT*, etc...

Je croise les doigts qu'il n'en soit pas ainsi!

Bien à vous.

Charles Pennequin

* Après son envoi, en octobre 2009, pour répondre à la commande de *FPC*, «Maîtres-chiens» a été intégré par Charles Pennequin dans son livre *Comprendre la vie* (Paris: P.O.L., 2010) où il est aussi possible de lire une version de ce texte.

La commande du texte avait donné lieu à un échange courriel dont nous reproduisons cette longue réponse qui offre un éclairage supplémentaire sur la postérité de *TXT*.

Les éditeurs